

**LE FÉMININ ET LE TRANSCENDANT PROFANE. DE ISABELLE MORIN.
MOMENTS ÉPIPHANIQUES. DE THÉRÈSE CHARRIER.**

Articles parus dans le numéro 43 de la revue PSYCHANALYSE YETU (Édition ERES)

PAR MALENA HANSSON

J'ai eu le plaisir d'être invité à présenter deux textes du numéro 43 de la revue PSYCHANALYSE YETU : *Le féminin et le transcendant profane* de Isabelle Morin et *Moments épiphaniques* de Thérèse Charrier.

Je tiens à dire combien j'ai été touchée par la lecture de ces deux textes.

Deux abords différents autour de la même question : le pas-tout à partir de la relation du sujet au manque de signifiant dans l'Autre et de ce qui peut en découler quand on n'en détourne pas les yeux.

Même si les deux auteures frôlent la question de la psychose, ici il s'agit du trou aperçu dans le « pas tout » soumis à la fonction phallique, c'est-à-dire de quelque chose de supplémentaire d'un rapport au phallus déjà en place.

Isabelle Morin en fait une analyse très structurale et le texte de Thérèse Charrier l'illustre bien avec son appui plus littéraire et clinique.

Isabelle introduit de façon claire la différence entre Freud et Lacan concernant le féminin.

Là où Freud s'arrête sur le Penisneid, le fait de l'avoir ou pas, Lacan fait un pas de plus et introduit l'angle de vue d'un savoir sur l'absence.

Un savoir souvent insu et dont peut découler une autre jouissance que celle en rapport avec le phallus et le UN de l'exception. Dans son analyse, elle démontre, à partir des tableaux de la sexuation, comment un lieu libéré de l'Un de l'exception, un espace moins corseté par la logique phallique est possible avec plus d'espace pour le désir de se mouvoir. Ainsi, à la différence de la jouissance phallique, la jouissance féminine est, elle, dans un rapport direct au manque de signifiant dans l'Autre. Isabelle insiste sur la liberté ainsi dégagée au niveau du désir quand l'objet ne vient plus saturer la faille.

Nous ne sommes plus dans le registre du tissage symbolique, mais face à un aperçu du réel innommable, cette jouissance ne se nomme donc pas, mais s'éprouve, d'où le

rapprochement fréquent avec les mystiques quand on aborde la question de la jouissance féminine, supplémentaire.

Sauf que, comme aussi bien Isabelle Morin que Thérèse Charrier le met bien en évidence, pour supporter cet éprouvé, les mystiques le donnent le sens de Dieux, là où l'enjeu de leurs deux écrits est : qu'advienne cet éprouvé /aperçu du réel quand on ne le rhabille pas avec un sens, quand on ne se hâte pas à le boucher avec du symbolique, ni de signification paranoïaque ? Que peut donc s'élever de ce trou, de cette fissure dans le tissage ?

Isabelle développe dans l'analyse du transcendent profane, tel que je l'ai compris, que le mot profane est dans un mouvement qui restitue, qui redonne à l'homme le non-sens, l'intime projeté dehors. Thérèse sur ce point parle de la rencontre de l'homme avec l'Hilfslosigkeit. Je me pose la question du Unheimlich. Le mouvement de décoller l'objet petit a et de laisser l'Autre troué, sans justement laisser cet objet prendre la place de la béance.

Après avoir développé les notions de sacré et de profane, Isabelle arrive à la conclusion que le véritable athée est celui qui a réussi à éliminer le fantasme de la toute puissance. Elle donne la définition de la transcendance comme la croyance de quelque chose qui dépasse notre petitesse humaine et qui nous organise. Elle rejoint par-là, me semble-t-il la conclusion de Thérèse du savoir/la parole qui s'élève du trou et qui n'appartient ni à l'analyste ni à l'analysant.

Je reviens un peu sur ce que Isabelle développe à partir du verbe profaner : restituer une chose intime donné au sacré/Dieu/L'Autre et elle évoque l'objet petit a comme improfanable, donc jamais restituable. J'aurais bien aimé qu'elle puisse développer un peu plus ce point, et la différence qu'elle fait quand l'objet petit a est évoqué dans le cadre du pas-tout phallique. Serait-il en lien avec ce qui est impliqué dans votre conclusion, je vous cite, « désactiver la puissance de l'Autre auquel le sujet avait sacrifié son désir » ?

Passons au texte de Thérèse Charrier, Moments épiphaniques, qui me paraît centré sur la clinique des témoignages de ces moments d'aperçu du manque de signifiant dans l'Autre et de ce qui en découle de cette révélation du réel, du trou.

Je trouve intéressant qu'elle aborde la question de l'Autre troué par la question de la rencontre avec l'Hilfslosigkeit, ce lieu où, comme elle le dit » plus aucun recours est à attendre de l'Autre », rencontre avec notre solitude inhérente.

Parmi ses différents exemples d'auteurs et de clinique, il me semble qu'elle soulève la question du choix du sujet face à ce qu'il entrevoit.

border

boucher

se sidérer

ne rien en savoir

Pour Paul Auster la fissure s'aperçoit dans le hiatus, hiatus qui a deux sens : 1/ la rencontre de deux voyelles prononcées à l'intérieur d'un mot, ex aérer ou entre deux mots énoncés sans pause, ex il a été 2/ coupure, discontinuité

Donc revenons à Auster, ce hiatus est entre le monde et le mot. Pour Marguerite Duras, elle nous amène à voir que pour cette auteure le hiatus est inhérent au mot, le mot-trou, ce qui se rapproche de Joyce et ses Epiphanies. Les trois écrivains sont des exemples de comment inventer, écrire de ce qui s'élève à partir du même aperçu mais peut-être pas de la même structure, ce qui est une question que je pose.

Si Auster est dans une ascèse profane comme Thérèse le démontre, peut-on dire qu'il écrit à partir de la fissure avec un nouveau désir ? Et Joyce pour ne pas y sombrer, là où Ellen le bouche avec Dieu ?

Quelle réponse du sujet face à cette révélation ?

Thérèse évoque que Duras renonce à écrire pour dire face à cette impossible nomination, pour à la place faire résonner, un peu en écho de cette jouissance qui s'éprouve...

Un autre point de son texte que j'aimerais soulever c'est son abord de la sublimation, précisément l'écriture comme une sublimation de l'aperçu du manque de signifiant dans l'Autre avec ses deux fonctions 1/ recouvrir, leurrer das Ding 2/en même temps le révéler.

Tout comme dans le texte d'Isabelle avec la question de l'objet petit a comme improfanable, je suis intriguée de l'usage de la sublimation dans ce contexte de pas-tout, là où habituellement on en parle dans les développements sur la castration et le rapport au phallus.

Nous retrouvons également dans son texte le point important du mouvement de l'extime vers l'intime, de réappropriation. Dans son développement sur Alquié, cet ami de Lacan, à qui dans ses affaires existentielles et amoureuses il fallait, je la cite, « remettre la Chose à la bonne place » et le beau sonnet que Lacan lui adressa (1929) Hiatus Irrationalis.

Aussi bien dans Le féminin et le transcendent profane que dans Moments épiphaniques, il y a une fine ligne structurelle avec la psychose et la nécessité du pas-tout phallique (donc avec un rapport au phallus tout de même) pour ne pas tomber dans la « pousse à la femme » et la folie.

Pour finir je voudrais demander si le hiatus sans transcendance dont parle Thérèse ne peut rejoindre le transcendance profane développé par Isabelle, ceci dans le sens que toutes les deux démontrent bien comment le fait de supporter le non-sens de l'aperçu du manque de signifiant dans l'Autre, l'Autre laissé troué, peut faire naître un espace de création, de liberté.

Peut-être l'enjeu final de la passe ? Le défi d'une analyse ?

Pour clore, ces mots d'un poète suédois : Hjalmar Gullberg

Qui amène la réconciliation,

Qui fait don de la paix à la terre ?

J'ai trouvé l'habitat du savoir vide

Et tous les livres brûlés :

Là je n'ai pas trouvé renseignement.

Peut-être se peut-il qu'une femme,

Dans la paille a caché une réponse.

Je vois une étoile s'allumer

Grande et claire

Paris, 30 juin 2019